

linienne envers la bureaucratie de Moscou est indiscutable. Mais cette dépendance n'est ni le premier, ni le deuxième facteur qui explique et qui détermine la politique du P.C.G. Elle n'est pas en contradiction avec son caractère nationaliste. La bureaucratie stalinienne ne cherche pas le renversement du système capitaliste et, comme elle l'a prouvé par ses actes, elle est l'ennemi mortel de la révolution prolétarienne. En ceci, son intérêt coïncide avec l'intérêt de la bourgeoisie impérialiste dans son ensemble et de ses cliques de tout acabit. Ce que le gouvernement soviétique désire, c'est une situation pacifique qui l'assure contre le danger d'une intervention extérieure ainsi que contre le danger d'une révolution prolétarienne. Les larges couches travailleuses, obéissant aux staliniens, luttant sous la forme de la lutte contre le fascisme, la réaction, etc., contre les pointes antisoviétiques de la politique impérialiste, mais limitant cette lutte dans les cadres du régime capitaliste, telle est la base sur laquelle s'appuie la diplomatie soviétique dans les pays capitalistes. Les différents éléments qui, en dehors de la clique stalinienne, se rassemblent à l'intérieur et autour du P.C.G. (officiers, intellectuels banqueroutiers et politiciens arrivistes) exploitent le prestige que l'U.R.S.S. exerce sur les masses travailleuses pour leurs ambitions politiques et leurs intérêts professionnels et comptent même employer ce prestige contre la révolution prolétarienne. Le parti communiste grec ne menace pas le régime de la propriété privée ; au contraire, il le défend. Il est donc formellement et effectivement un parti de la bourgeoisie grecque.

XII. — Le parti de la IV^e Internationale

34. — La première tâche de notre parti est de concentrer tous ses efforts pour pénétrer profondément dans les masses et renforcer ses liens avec celles-ci. Personne ne peut être membre du parti s'il n'appartient pas à une organisation de masse et s'il ne participe énergiquement à tout le travail pratique quotidien du parti. « Celui qui ne cherche pas et ne trouve pas le chemin vers les masses n'est pas un militant, mais un poids mort pour le parti. Un programme s'élabore non pas pour le bureau de presse ou pour des dirigeants de clubs de discussion, mais pour l'action révolutionnaire de millions d'êtres » (Trotzky). Les amateurs, les littérateurs, les désœuvrés, ceux qui passent leur temps à discuter dans les bistros n'ont pas de place dans les rangs du parti prolétarien.

Mais le parti doit pénétrer dans les masses et renforcer ses liens avec celles-ci pour les aider dans leur effort « pour une politique indépendante, pour approfondir le caractère de classe de cette politique, pour dissiper les illusions réformistes et pacifistes... pour préparer la conquête révolutionnaire du pouvoir » (Trotzky). Des tendances réformistes, social-patriotes, éamiques

et pro-staliniennes ne peuvent exister dans le parti, même si, en paroles, elles se déclarent prêtes à se soumettre à la discipline du parti. Le parti ne peut éduquer ses membres, inspirer la foi, le dévouement et l'esprit de sacrifice, élaborer son expérience, consolider son unité et sa discipline, inspirer le respect aux ouvriers avancés et aux masses sans une attitude idéologiquement conséquente de ses cadres, sans l'auto-critique de ses erreurs, sans une atmosphère de camaraderie et sans la sincérité et l'honnêteté dans les rapports existant dans ses rangs. Rien ne peut plus nuire au parti, rien ne peut plus miner sa force que l'inconstance, les intrigues, les commérages, la ruse, les combines, la mythomanie et la tétatologie, c'est-à-dire tout ce qui en Grèce, constitue le bagage idéologique des « tendances de la base ».

[Souvent, en Grèce, le mouvement fut infesté à sa naissance de groupements composés d'éléments déclassés et lumpen, petits-bourgeois, anarchisants, confusionnistes, etc., qui s'attribuaient groupes de base. Sans programme, sans éducation politique, ces groupements s'adonnaient à une lutte personnelle contre « les chefs » en employant des procédés malhonnêtes, des calomnies sur la vie privée des dirigeants. Ils ont inconsciemment servi de tremplin à la police dans sa lutte contre les organisations révolutionnaires. (Note du traducteur.)]

Le parti doit être capable de ne pas se laisser influencer par les changements épisodiques de la situation, par le courant et par « l'opinion publique ». Pour acquérir cette qualité qui est d'une importance décisive dans la révolution et pour la fortifier, le parti éduque ses membres dans l'esprit de dévouement et de sacrifice et exige d'eux tout, jusqu'à leur vie. Ses cadres donnent l'exemple, tant dans leur vie politique que dans leur vie privée. Ces vertus, propres à un parti révolutionnaire et à ses cadres, sont mises à l'épreuve dans les situations critiques et difficiles pour le mouvement ouvrier, dans les défaites, la clandestinité, la guerre.

Les anciens cadres de la IV^e Internationale qui ont capitulé en signant ou même sans signer des déclarations, sous la dictature du 4 août (dictature du général Metaxas), d'autres qui furent pris dans le courant patriotique pendant la guerre et sous l'occupation ne peuvent appartenir au parti. Un parti qui formerait son ossature avec de pareils cadres, non seulement serait moralement compromis devant les masses et perdrait par là-même sa capacité d'éduquer ses nouveaux membres dans un esprit révolutionnaire, mais serait inévitablement réduit en poussière sous la terrible pression matérielle et idéologique qui pèsera sur lui dans la situation révolutionnaire à venir.

Notre parti est le parti de la révolution ; c'est pour ce rôle qu'il se prépare, théoriquement, politiquement, organisationnellement et techniquement. Pas une seconde, nous ne devons l'oublier.

Athènes, 25 novembre 1945.

2) SITUATION EN GRÈCE ET NOS TÂCHES (Résumé du rapport du B. P. du Parti Ouvrier Internationaliste).

1. — L'économie grecque qui, déjà, avant la guerre, dépendait, pour la plus grande part, de l'extérieur, et surtout de l'Angleterre (insuffisance de l'industrie locale, budget ne pouvant s'équilibrer qu'avec le concours d'emprunts, nécessité de placer sur les marchés étrangers les produits agricoles du pays) a été complètement ruinée et désorganisée par l'occupation et la guerre.

2. — Une autre conséquence également importante de la guerre a été l'effondrement de l'appareil étatique et des bases du pouvoir politique de la bourgeoisie. D'autre part, de très grandes parties de la classe ouvrière sont restées sans travail et se sont transformées en couches petites-bourgeoises (petits commerçants, marché noir) ou se sont lumpenisées. L'expression politique de ce fait a été donnée par l'absence de caractère prolétarien dans les luttes sociales de cette période et la prédominance des traits petits-bourgeois.

3. — Après l'évacuation de la Grèce par les Allemands, le problème du rapport des forces sociales a été nettement posé. « La première période, qui va jusqu'au soulèvement de Décembre est déterminée par l'effort haletant de la bourgeoisie pour reconstruire, avec l'aide étrangère, son mécanisme économique et politique et... se préserver de tout bouleversement social. » C'est ce qui fait que le regroupement des anciens partis et leurs luttes intestines passent au second plan.

4. — Le mouvement de l'E.A.M. fut créé pour servir les buts de guerre des Alliés et il a été définitivement formé, du point de vue idéologique et politique, par le parti stalinien qui

dépend absolument de la bureaucratie soviétique. La condition nécessaire pour le développement d'un pareil mouvement a été offerte par l'atmosphère nationaliste qui dominait à l'époque et l'absence d'un parti révolutionnaire. Les désirs anticapitalistes des petits bourgeois et des sections de la classe ouvrière qui s'y trouvaient englobées n'ont pas pu empêcher le mouvement de rester un instrument entre les mains des impérialistes anglais pour la réalisation de leurs buts de guerre.

5. — Le conflit armé de décembre 1944 provenait, d'une part, de l'effort des bourgeois grecs et des impérialistes anglais qui voulaient briser les pointes pro-soviétiques et anticapitalistes du mouvement et, d'autre part, de l'effort de la clique militaire de l'E.A.M., afin d'obtenir des places centrales dans l'appareil étatique. La défaite de l'E.A.M. était à prévoir, puisque tout caractère de classe manquait à cette lutte.

6. — Après la défaite de décembre, le champ reste libre à la classe bourgeoise pour reconstruire son Etat et de cette façon les escarmouches entre les partis bourgeois sont devenues de nouveau possibles, quoique évidemment elles ne correspondent à aucune discordance essentielle entre ces partis, mais simplement à des traditions de leur histoire.

7. — De même, la dispute « démocratie ou royauté » ne correspond à aucune différence de fond, mais simplement à la volonté d'accaparer le pouvoir chacun pour son propre compte.

8. — La « lutte pour la démocratie », avec tout son appareil coloré de « progressisme », etc., est une grossière tromperie, comme le démontrent les déclarations des chefs « républicains »